pour eux cet argument que l'union du Québec et de l'Ontario était devenue un état de choses politique intolérable, vu l'instabilité des gouvernements et l'agitation continuelle dans laquelle se trouvaient les deux provinces. Ils avaient, de plus, du point de vue commercial et matériel, cet argument que la Confédération offrait les garanties d'une organisation contenant en elle-même les germes d'un développement certain, d'une prospérité assurée et d'une grandeur facile à prévoir.

Sans doute, la période qui suivit l'adoption de l'*Acte de l'Amérique britannique du nord* n'a pas été exempte de choes ou de heurts entre la province de Québec et les autres provinces de la Confédération. Mais je me complais à retenir de l'histoire du dernier demi-siècle que les problèmes qui surgirent et qui agitèrent notre pays dans les vingt premières années revêtirent un caractère purement canadien. Si quelques fois, trop souvent hélas pour nous, le fanatisme religieux ou politique se manifesta, toutes les attaches et toutes les sympathies, lorsque le calme se rétablissait, n'étaient pas disparues. Ce fut l'époque où une pléiade d'hommes politiques représentant notre race la firent valoir et lui donnèrent du prestige. Ce fut également l'époque où les provinces anglaises furent représentées par les hommes les plus capables de comprendre notre état d'âme et de le juger. Aussi, l'entente entre eux devenait-elle facile puisque, dans les hautes sphères de l'intellectualité comme dans celles de la science ou de la philosophie, les amitiés se créent et les sympathies naissent facilement.

Malheureusement, de graves problèmes politico-religieux ont surgi trop souvent dans notre pays. — Je ne veux pas, par cette affirmation, condamner ceux qui en furent la cause, mais simplement constater que dans leur occurrence périodique se trouve le germe des préjugés, et par conséquent le germe de l'union des majorités anglaises des différentes provinces contre nous.